

Le match

La revue la plus féroce

Un partout! Bien évidemment, ce sont les politiciens qui en prennent le plus dans la figure, d'un bout à l'autre du lac. À Genève, une Anne-Emery Torracinta nous gavant d'acronymes (du DIP aux WC) est campée par Claude-Inga Barbey, qui illustre la conseillère d'État remettant froidement les locaux de son département. Elle est aidée (ou pas) par un collaborateur en situation de léger handicap mental, engagé sur l'autel de l'inclusivité, et que Jean-Philippe Meyer incarne d'une façon aussi poétique que déjantée. Sans doute est-ce d'ailleurs le meilleur sketch de cette revue genevoise.

À Lausanne, Simon Romang, qui dévoile encore un peu plus son génie d'incarnation à la sauce vaudoise, prend les traits d'un Philippe Leuba, mâle blanc de plus de 50 ans (et limite chiant), choisi comme fil rouge du spectacle. Se fendant d'un discours standard à chaque fois qu'une première pierre est posée dans une Lausanne creusée de chantiers, son état se dégrade à mesure qu'il descend les verres de blanc. L'apéro d'après cérémonie officielle est aussi l'occasion pour lui de se faire piéger par de jolies femmes, dont l'apparente panoplie de journa-

liste n'éveille pourtant jamais ses soupçons. Il lâche alors des petites phrases «off» comme on déroule du câble, et va s'en mordre les doigts.

La revue la plus animalière

Égalité parfaite. À Genève, ça fait coin-coin et à Lausanne, ça rugit! Rappelez-vous: la fuite très médiatisée d'un lion a terrorisé Épalinges et fait retenir leur souffle aux Vaudois. Echappée du Zoo de Servion, la grosse bête? C'est en tout cas l'occasion pour la troupe lausannoise d'un medley génial des grands hymnes musicaux du «Roi lion», le classique de Disney. À la place d'«être roi» comme le chef des animaux, un policier y rêve de capturer ce qui ne serait peut-être qu'un gros chien afin d'obtenir son portrait dans la dernière page de «24 heures». Le Graal, pour lui.

Du côté des Genevois, un sketch désopilant met en scène deux canards colvert aux Bains des Pâquis. Des plaisancières dévoilant des jambes interminables se succèdent, sortant des cabines de vestiaires reproduites dans le décor. Mais pour les deux oiseaux d'eau, c'est le drame: les baigneurs se faisant rares, pas de croûtons de pain à attraper d'un coup de bec, quand il ne faut pas grogner contre une foulque macroule qui

n'est autre qu'un enquiquinant frontalier. «Conflits de canards»... On s'ennuie ferme, à Genève! La solution: peut-être s'accrocher à un bateau de la CGN pour voguer jusqu'à Lausanne, où la fête (avec alcool) serait devenue plus folle.

La revue la plus rythmée

Genève l'emporte. De peu, mais quand même. En effet, jamais un tableau ne traîne, jamais un ballet ne nous fait bâiller. Au contraire, on cavale, mais sans se hâter inutilement, au Casino-Théâtre. Les bords de scène avec Jacqueline, le personnage de psy obséquieuse et cruelle que Claude-Inga Barbey avait initialement créé pour «Le Temps», sont savoureux et très enlevés. Elle fait notamment passer sur le divan un Roger Federer qui se confie sur sa «retraite anticipée» et ses millions engrangés grâce à la pub. Céline Amaudruz s'allonge aussi, le temps de pester comme une gamine contre une Genève où les noms de rue, principalement masculins, devraient aussi mentionner le sien. La conseillère nationale UDC pense en tout cas le mériter... «On va bien vous trouver une impasse ou un cul-de-sac», lui lâche alors la thérapeute aux cheveux gris.

Du côté de la capitale olympique, certains moments du spectacle méritent encore quelques coupes, que Sébastien Corthésy va forcément exiger dès les premières représentations. Et même si quelques longueurs subsistaient, elles n'entraveraient en rien la fureur

présente dans bien des sketches, notamment dans la série de saynètes consacrées à Valérie Dittli, «la Bourbine du centre» (Maureen Béguin, impressionnante). Au Conseil d'État vaudois, elle côtoie notamment deux fêtards invétérées: Nuria Gorrite (la nightclubbeuse) et Christelle Luisier Brodard (l'amatrice de guggenmusik), complètement survoltées.

La revue la plus actuelle

Comment dire? Allez... là, Lausanne l'emporte. Car si à Genève on se moque, même sur scène, des têtes blanches qui composent le public, à Lausanne, l'assistance a plutôt moins de 50 ans. Écrit par des trentenaires, le spectacle lausannois a toutefois un sérieux avantage: son voyage dans le temps final. Grâce à un boguet magique, l'assistant parlementaire de Philippe Leuba se retrouve dans une époque où la montée des eaux a fait de la place Chauderon un petit port. Mais pas du lac... de la Méditerranée! Dans un climat orwellien, même les larmes n'existent plus. On crache ses sentiments dans un sac en papier, qu'on jette dans des poubelles de tri d'un âge résolument nouveau. Glaçant et nécessaire.

À Genève, le présent est pour le moins décrié - mais n'est-ce pas, au fond, le principe d'une revue? On s'attendait d'ailleurs même à une charge plus lourde contre l'époque woke de la part de Claude-Inga Barbey. Mais au lieu de tirer à boulets rouges sur ceux qui ont pu être ses récents contempteurs, la comédienne et ses auteurs ont choisi la finesse. Ainsi, quand on parle de déchets, il n'y a «point d'écho» à l'éco-point... Et quand on dispute un match lors du Mondial de foot, mieux qu'au Qatar, cela se passe sur la Lune, l'absence de gravité n'aidant évidemment pas... Joli!

Score final

Match nul, balle au centre. Bien vu, les revues! Et à l'année prochaine!



Les animaux ne sont pas en reste dans la Revue genevoise, qui met en scène un sketch désopilant où apparaissent des canards colvert aux Bains des Pâquis. G. Richardet



À VOIR

La Revue de Genève, Casino-Théâtre, jusqu'au 31 décembre. www.larevue.ch

Voyage dans le temps à Lausanne: la place Chauderon un devenu un petit port... méditerranéen.

Louise Rossier



À VOIR

La Revue de Lausanne - En chantier, Centre culturel des Terreaux, jusqu'au 31 décembre. revue-lausanne.ch



Une histoire qu'on m'a racontée

Un serpent nommé «Emily Spinach»



Emmanuelle Fournier-Lorentz
Écrivaine

C'est le genre de photographie dont on a du mal à détourner les yeux. Sur un site d'archives historiques, son portrait dénote, et même si l'image est datée de plus d'un siècle, la jeune femme que l'on y voit crève l'écran. Mais le plus incroyable dans cette photo, ce n'est ni la très grande beauté de la personne, ni sa pose altière ni son regard à la fois ironique et méprisant, mais la légende.

J'y lis qu'Alice Roosevelt, la jeune femme photographiée et fille du président des États-Unis Theodore Roosevelt, née en 1884, alors âgée de 18 ans, était connue pour de nombreux faits. Entre autres, celui de posséder un serpent domestique nommé *Emily Spi-*

nach (soit Emily Épinard), ou encore de porter des pantalons à une époque où c'était illégal pour les femmes. Mais aussi de fumer des cigarettes et des cigares, de parier de l'argent aux courses de chevaux, et d'aimer faire la fête au point que, de ses 18 à ses 20 ans, elle se vantait d'avoir écumé 300 fêtes, 350 bals et 407 dîners, de Washington à New York. Son goût pour l'amusement et son comportement un peu voyou ont poussé sa belle-mère à la surnommer la «gamine des rues en habits chics», et à l'accuser de s'encanailler avec tous les garçons qu'elle rencontrait.

Continuons la liste de ses exploits. Alice Roosevelt fut mise à la porte de la

Maison-Blanche une première fois par le successeur de son père parce qu'elle y avait brûlé, dans la cour, une poupée vaudoise à son effigie, puis une seconde fois pour avoir raconté une blague très grossière dont il était le personnage principal (la blague n'est, hélas, pas restée dans les annales). Au président américain Lyndon B. Johnson, qui la complimentait sur son chapeau, elle rétorqua qu'elle portait des modèles à larges bords uniquement quand elle le voyait, histoire qu'il ne puisse pas l'embrasser ni s'approcher trop près d'elle.

Six ans avant sa mort, elle donna une énergique interview au «Washington Post» dans laquelle elle se qualifiait

d'hédoniste. Son père eut une phrase restée célèbre à son sujet: «Je peux soit diriger le pays, soit contrôler ma fille, mais il est clair que je ne peux pas faire les deux.»

Alice Roosevelt mourut paisiblement à l'âge de 96 ans, dans son manoir de Washington, après une vie rocambolesque, faite de plaisirs et de fêtes. Et si vous m'autorisez une note personnelle à cette histoire, alors je souhaite à ma fille Gloria, et à toutes les petites filles qui le voudront bien, une insolence et un hédonisme aussi florissants que ceux de cette jeune fille de 18 ans, sur cette photographie de 1903 dont j'ai décidément du mal à détourner les yeux.